

Anouk Markovits, l'émancipée

PORTRAIT

Cette Américaine élevée en France a fui à dix-huit ans sa communauté hassidique. Une histoire douloureuse devenue un beau roman.



ANOUK MARKOVITS, élevée en France en 1989, c'est en anglais qu'Anouk Markovits a écrit son second roman.

BRUNO CORTY
bcorty@lefigaro.fr

C'EST L'HISTOIRE d'une petite fille qui a choisi de dire non. De refuser le destin qu'on avait écrit pour elle. De vivre enfermée dans sa communauté juive ultra-orthodoxe satmar, du nom de cette ville de Transylvanie d'où sont originaires ses parents. À un mariage arrangé, elle a préféré la fuite et l'idée terrible de ne plus exister aux yeux de sa famille. D'être considérée comme morte.

Ce jour d'octobre à Paris, rive gauche, dans un hôtel où la musique d'ascenseur vrille les oreilles, Anouk Markovits est bien vivante. Pourtant, dans les yeux bleus de cette jolie blonde, dans son sourire même, on sent une crispation. En fait, elle voudrait ne pas parler d'elle mais juste de son roman, *Je suis interdite*.

Un premier roman écrit en anglais et qui raconte, de la fin des années 1930 en Transylvanie à l'après 11-Septembre à Brooklyn (en passant par Mai 68 à Paris), l'histoire d'une famille de Juifs hassidiques. Et celle de deux jeunes filles presque sœurs dont l'une refusera le cadre trop strict imposé par sa religion et choisira la fuite tandis que l'autre restera et connaîtra un sort particulier.

Cette histoire fort bien accueillie aux États-Unis est le second premier roman d'Anouk Markovits, le premier étant paru en 1989 chez Gallimard, s'il vous plaît, et en français sous le titre *Pur coton*.

Toute l'ambiguïté de l'affaire Markovits tient dans ces doubles débuts littéraires. On l'interroge donc logiquement sur sa nationalité. Française ou américaine ? La réponse n'est pas claire : « *Enfant j'ai grandi en parlant yiddish et français. Puis je suis partie à New York et j'ai appris l'anglais pour mes études. Aujourd'hui je vis aux États-Unis.* »

Si les parents d'Anouk ont survécu à l'Holocauste, ils ont en revanche refusé d'endurer la dictature communiste. « *Partir n'était pas si simple, raconte la romancière. La seule destination était Israël et pour mon père, antisioniste, c'était difficile. Mes parents sont vite venus vivre en France, dans l'est du pays.* » Anouk, sixième d'une fratrie de quinze, supporte mal les contraintes de la vie en communauté. L'idée que les Juifs soient différents des autres la chiffonne. C'est dans les livres qu'elle construit son éducation parallèle. Des livres interdits qu'elle cache sous son matelas. À Strasbourg, la

jeune fille blonde aux yeux bleus n'est pas l'objet de railleries. C'est plus compliqué pour ses frères, dont les vêtements et coiffures jurent dans le décor. Le jour où son père décide de la marier, Anouk prend la fuite. Elle a dix-huit ans et se retrouve à New York, sans argent, sans maîtriser la langue. Des Français vont la prendre sous leur protection. Il y a Claude Jacot, professeur et écrivain. Et puis la romancière Pierrette Fleutiaux qui parle aujourd'hui d'Anouk avec émotion : « *Elle fait tellement partie de ma jeunesse. Les uns et les autres nous étions charmés par cette jeune femme errante, sans racines, qui préparait son bac.* »

On peut penser que choisir de rester dans ce milieu prouve que ces gens sont des intégristes. Mais ce ne serait ni vrai ni juste. Beaucoup nous ressemblent, avec leurs désirs et leurs trairlements

Comme elle a lu beaucoup de littérature en français, Beckett, notamment, qu'elle adore, lui qui a quitté son pays et écrit dans deux langues, Anouk rédige des scénarios en français.

Pierrette Fleutiaux en montrera un à Roger Grenier, son éditeur chez Gallimard. « *Il a dit que si j'écrivais une fiction, il la lirait. C'est ce qui s'est*

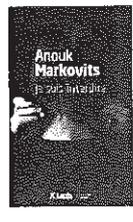
passé. Et il a publié *Pur coton* tel quel », raconte Anouk. Le roman est repéré mais n'est pas un best-seller. Anouk en présente un second, *Le Royaume de Mojave*, qui, lui, est refusé. Elle arrête d'écrire pendant de longues années. Étudie. Sort diplômée de Columbia, de Harvard et de Cornell avec deux spécialités, architecture et littérature. Le temps passe. « *Je ne pensais pas revenir à mon milieu d'origine mais le 11-Septembre a tout changé. Le religieux est revenu en force, évangélistes et les fondamentalistes ont pris l'ascendant. Je me suis dit que j'avais des choses à dire sur ce sujet.* » Le roman a été difficile à écrire. « *J'ai dû apprendre l'anglais littéraire qui est bien différent de celui, technique, du métier d'architecte. Pendant deux ans, j'ai lu et écrit des vers de Shakespeare.* » Difficile d'écrire et douloureux. Anouk voulait surtout pas régler ses comptes. « *Je voulais essayer de comprendre pourquoi les satmars vivent comme ça.* » Alors, au lieu de suivre Atara, la fille qui fuit sa famille, et double, elle préfère se concentrer sur Mila, celle qui reste et suit. « *On peut penser que choisir de rester dans ce milieu prouve que ces gens sont des intégristes. Mais ce serait ni vrai ni juste. Beaucoup nous ressemblent, avec leurs désirs leurs trairlements.* » Il fallait de trouver le ton juste pour écrire ce histoire d'amour et de double d'angoisse et de peine. Anouk puisé dans ses lectures françaises pour y parvenir : « *Je me suis dit si Flaubert avait pu entrer dans tête d'Emma Bovary, je pouvais trer dans celle de Mila.* »

Après plusieurs années d'écriture, alors que ses amis ironisent ce roman fantôme, Anouk l'écrit. Comme aux États-Unis il faut passer par un agent, elle adresse son manuscrit à vingt personnes. « *La plupart me disaient ah l'histoire, mais aucun ne sa comment le vendre auprès des lecteurs. J'ai très vite compris que plupart étaient juifs et peut-être nés par d'éventuelles réactions ma communauté, très présent Williamsburg, Brooklyn.* » A cette volonté, cette force qui la caractérise, elle se retourne alors l'agence Wylie, must du genre. Très vite, Scott Moyers lui répond favorablement. Le roman paraît 2012 aux Éditions Hogart, en pleine renaissance. La presse s'embarrasse. Norman Manea salue *Je suis interdite* avec fougue.

Pas besoin d'être satmar même juif pour en apprécier la langue (la traduction française a revue au mot près par l'auteur beauté, la force des personnages des situations. Aujourd'hui, An est toujours persona non grata dans sa famille. Mais « *la porte est grande ouverte si je me repens.* » semble impossible. Aux États-Unis, Anouk Markovits s'est construite. Loin de son père, qui bannit un jour et qu'elle n'a jamais revu. ■

JE SUIS INTERDITE

D'Anouk Markovits, traduit de l'anglais (États-Unis) par Katia Wallisky, Lattés, 312 p., 20 €.



La vie en Technicolor

ÉRIC NEUHOFF Il a rêvé sa vie en scope. Il rêva Hollywood, il rêva Cannes... Aujourd'hui, il met sa passion en dictionnaire.

ANTHONY PALOU
apalou@lefigaro.fr

SES CHRONIQUES, principalement publiées dans *Le Figaro*, ont, c'est le moins que l'on puisse dire, la patine superbe.

Le révérend père Neuhoff sait faire, il a le tour de main, ça, nous le savions. Son recueil se lit comme un roman, il est toute notre enfance, notre adolescence, notre vie d'adulte, et il sera notre livre de chevet, notre mémoire quand, à la maison de retraite, tout gâteux, nous aurons la tête en friche.

La critique est, tel Jean Gabin dans *Le Pacha* de Georges Lautner, cet homme sans scrupules, fait bien le dire, qui fait les sommations après avoir dessoudé sa victime.

Neuhoff a passé le tiers de sa vie au cinéma et on dit « chiapeau ». Il a rêvé sa vie en Technicolor, en scope. Il rêva Hollywood, il rêva Cannes, il rêva Antoine Doinel. Dès le début, il nous met en garde : « *Que les choses soient claires :*

Rivette m'emmerde, Tati ne m'a jamais fait rire et Resnais a le don de m'assommer. Lecteur des Inrochupables et de Libération, passe ton chemin. Je te laisse à tes rétrospectives Almodovar, tes inédits de Jacques Doillon. Soyons honnête. Cela ne m'empêche pas d'aimer Antonioni, La Maman et la putain et les premiers Garrel. »

Le ton est donné, il ne va pas y aller avec le dos de la cuillère. Voilà un exercice de détestation – une véritable Saint-Barthélemy – et d'admiration. Il a les griffes du matou revenu de tout. Voilà un livre qui se picore, toute une époque défile en vingt-quatre images par seconde.

Saines injustices

Il faut peut-être, pour mieux connaître notre critique, notre lascar, se rendre par exemple à la page 87 où il recense ses cinq chefs-d'œuvre absolus : *Citizen Kane* d'Orson Welles, *Chantons sous la pluie* de Stanley Donen, *À bout de souffle* de Jean-Luc Godard, il était une fois dans l'Ouest



Le Pacha, de Georges Lautner, avec Jean Gabin (1967).

MARCEL DOLE/RUE DES ARCHIVES

de Sergio Leone et *Le Parrain* de Francis Ford Coppola. Nous sommes presque d'accord, on ne va pas discuter. Ou encore, page 121, ses cinq films les plus drôles : *Le Fanfaron* de Dino Risì, *Les Tontons flingueurs* de Georges Lautner, *Antnie Hall* de Woody Allen, *Borat* de Sacha Baron Cohen et, ne cherchez pas l'erreux, il n'y en a pas, *Le Jour et la Nuit* de Bernard-Henri Lévy. Sacré Neuhoff.

Il ne tarit pas d'éloge sur François Truffaut, on se souvient de sa « Lettre ouverte » au cinéaste,

publiée il y a déjà plus de vingt ans. Le temps ne passe pas. Il est fidèle en amitié : il aime Pascal Thomas car « *il a toujours été démodé* ». Quand il cite Kubrick, c'est – on reconnaît bien la notre Neuhoff un tantinet pervers – pour parler d'un film qu'il n'a jamais tourné.

Ce recueil d'articles qui a pris l'allure d'un Dictionnaire chic est plein d'injustices saines. Une sorte de chef-d'œuvre, dans le genre. C'est peu dire qu'on préférera le lire que d'aller voir un nanar des frères Dardenne. ■

DICTIONNAIRE CHIC DU CINÉMA

D'Éric Neuhoff, Éditions Écriture, 384 p., 24,95 €.

Écriture
Dictionnaire
du cinéma